

## MAÎTRE COURTOIS.

## CHAPITRE III.

Mais lorsqu'il fut bien établi que maître Courtois n'entendait partager son bien avec personne, et ne l'abandonner jamais que par voie de succession, d'autres candidats plus dangereux se présentèrent. C'étaient bien les plus honnêtes gens du monde : ils ne prétendaient qu'à l'honneur de s'allier avec une aussi recommandable famille que celle des Courtois. Ils ne voulaient rien, ne demandaient rien que les vertus et les grâces de Mlle. Charlotte.

—Voilà des gens raisonnables, se dit maître Courtois, après avoir eu, par l'entremise de son notaire, une entrevue matrimoniale avec M. et Mme. Planterose ; ils sont riches et n'en veulent pas à la bourse des autres. A la bonne heure ! nous verrons.

Les deux familles se visitèrent, et le jeune Léopold Planterose fut admis à faire sa cour auprès de Mlle. Charlotte. M. Léopold était un jeune homme de la plus belle taille, du plus beau visage, de la plus belle mise qu'il se puisse imaginer. Par malheur, on ne pouvait s'empêcher de rire en le voyant entrer dans un salon : l'harmonie de ses saluts, la dignité de ses poses, la mesure de son geste, la cadence de sa voix, constituaient un ensemble aussi comique que curieux. D'autant plus que le jeune homme attribuait volontiers le renversement des visages à la rare magnificence de son individu. Le langage ressemblait de tout point à ce brillant plumage : et si M. Léopold ne parlait jamais qu'avec une solennelle lenteur, ce n'était que pour se bien donner le temps de choisir et de présenter une digne et noble expression, comme un plongeur rapporte une perle du fond mers. De plus, M. Léopold avait successivement hanté l'École de médecine et l'École de droit : il les avait désertées toutes deux par ennui de la science, dont il pouvait se passer. Mais il en avait retenu quelques expressions dont il aimait à poudrer sa conversation, pensant que cela pouvait donner une assez haute idée de ses capacités intellectuelles. En outre il possédait des talents de société : il était admirable dans la tenue du violon et y déployait une gymnastique d'attitude où il réunissait, comme en un bouquet, toutes les grâces de sa personne. Enfin, il chantait la romance et l'opéra ! Mais à ce sujet Léopold avait un chagrin ; il se connaissait une imperfection ! Il avait une voix de basse énorme, et qui vraiment ne s'assortissait pas avec l'ambition du reste.

Cet aimable cavalier venait tous les soirs, en compagnie de ses parents, dont il était l'idole, et faisait pleuvoir autour de Mlle. Charlotte un déluge de bouquets, de quatrains, de chansons et de mélodies instrumentales qui ravissaient M. et Mme. Courtois ; mais Charlotte, droite comme un piquet :

A tous ces beaux discours était comme une pierre,  
Ou comme la statue est au Festin de Pierre.

Quelquefois, sur la fin de la soirée, le pauvre et simple Kerlaou paraissait : les parents affectaient de ne le pas regarder ; mais, au grand désespoir de M. et Mme. Courtois, et au grand étonnement de M. Léopold, Charlotte et Jenny s'emparaient de leur vieil ami, et semblaient ne plus s'occuper de ce qui se passait autour d'elles.

Après quelques semaines de ce ménage, on en voulut venir au dénouement.

Il faut convenir que c'est un charmant jeune homme que ce M. Léopold ? dit M. Courtois, en savourant lentement une forte prise de tabac. C'est un mari taillé pour une princesse.

—C'est vrai, répliqua tout aussitôt Jenny, aussi ne convient-il guère à de pauvres filles comme nous.

—Parle pour toi, bavarde ! ou plutôt fais-moi le plaisir d'aller travailler dans ta chambre, et vite !

Ce jeune homme est charmant, reprit M. Courtois, après que Jenny se fut retirée ; il est riche.... ce qui est à considérer. Hé ! hé ! Charlotte, que dirais-tu, s'il songeait à t'épouser ?

—Mon père...

—Voyons, que dirais-tu ?

—Vous savez, mon père, que je suis promise à M. Kerlaou.

—Et par qui ? et depuis quand ? sarpêche ! Voilà qui est plaisant ! Promise ! Et n'est-ce pas à moi de promettre ? Or, je te jure, mamzelle, que je t'ai promise à M. Léopold, m'entends-tu ?

—Il y a plusieurs années, mon père, vous me parliez de Kerlaou comme vous me parlez aujourd'hui de M. Léopold. En m'engageant alors je vous obéissais. Je ne vois pas pourquoi j'aurais pu changer.

—Parce que cela me plaît.

—C'est moi qui me marie, mon père : et mon inclination, que vous avez fait naître vous-même, devrait bien compter pour quelque chose.

—Oh ! que de raisonnements, fit maître Courtois avec un geste

d'impatience : finissons. J'entends que tu épouses M. Léopold, et c'est une affaire conclue.

—Je ne puis vous le promettre.

—Si fait, si fait, et ce soir je donne réponse.

—Non, mon père, non, c'est impossible ! s'écria Charlotte avec une émotion qui lui mettait les larmes aux yeux.

—Mille diables ! cela sera comme je le dis, ou tu le paieras !

Les menaces furent vaines, et Charlotte opposa une invincible résistance. Maître Courtois était au comble de la fureur : il lui était impossible de comprendre qu'on pût refuser un aussi brillant parti pour partager l'existence d'un pauvre diable sans fortune. Aussi, bon gré mal gré, devait-il vaincre l'obstination de sa fille ; et il n'y épargna rien. Pendant quinze jours, on peut le dire, il tint Charlotte au *carcere duro*. Prisonnière dans la maison, d'où elle ne sortait pas, elle y fut de nouveau employée au travail le plus rebutant. Nous disons de nouveau, car depuis que maître Courtois était devenu rentier il avait pris une domestique. Cette dernière reçut l'ordre de quitter la cuisine et de travailler au linge dans la chambre de Mme. Courtois. Quant à Charlotte, elle dut revêtir le gras et sale tablier bleu, faire la soupe, laver la vaisselle, cirer les souliers, curer, balayer, frotter, avec force injures, rebuffades et coups. Rien n'y fit : et au bout de deux à trois semaines, Maître Courtois, qui s'ingéniait en attermolements, désespéré, furieux, dut rompre avec la trop aimable famille de Planterose. Ce jour-là, la pensée seule de la cour d'assises put l'empêcher de briser bras et jambes à sa fille. Bien entendu, Kerlaou avait été consigné à la porte de la maison. En sorte que si Charlotte avait réussi d'un côté, de l'autre tout espoir était irrévocablement perdu pour elle. —Tu seras notre domestique toute ta vie ! avait dit maître Courtois, et rien au monde ne le pouvait faire changer. Il le croyait ; et au fait, qui pouvait ébranler sa brutalité ? Cependant cette indomptable volonté dut s'adoucir et plier devant une circonstance inattendue. Ce qui nous fait dire que, si dur et si féroce que puisse paraître un homme, il y a toujours au fond de son cœur des protestations secrètes qui le livrent à la merci des événements ; ou plutôt encore, que la Providence sait toujours triompher de l'obstination des hommes. Venons au fait.

Jenny, dont la beauté était depuis longtemps minée par un secret épuisement, tomba tout à coup gravement malade. Elle avait toujours été la favorite de son père, et celui-ci, depuis la disgrâce de Charlotte, avait paru redoubler ses étranges faveurs. Le médecin fut appelé, il déclara que le mal était à peu près sans ressource, et que ce qu'il y avait de mieux à faire, était de ne contrarier en rien la malade et de lui donner tout ce qui pourrait être l'objet de ses fantaisies. Maître Courtois, plus attendri qu'on ne pourrait le supposer par le danger où se trouvait sa fille, se rendit aussitôt près d'elle.

—Eh bien, ma pauvre petite lui dit-il, comment te trouves-tu ? As-tu besoin de quelque chose ? Te sens-tu quelque fantaisie ? Parle ! je vais sortir, et je te rapporterai tout ce que tu voudras me demander.

—Merci, mon père, tu peux en effet me faire un grand plaisir.

—Voyons ça, car je n'ai rien à te refuser.

—Si tu veux me faire plaisir, mon père, et non seulement plaisir, mais un grand bien, il faut qu'en rentrant tu ramènes avec toi notre bon ami Kerlaou.

—Oh ! pour le coup, ceci est impossible !

—Cela dépend de toi pourtant, et si tu ne le fais, avant huit jours ta fille est perdue.

—Allons donc ! cela n'est pas raisonnable : que diable viens-tu me demander ?

—La seule chose qui puisse prolonger ma vie.

—Mais comment veux-tu que ce pauvre garçon fasse quelque chose pour toi.

—Parce que, mon père, en le ramenant ici vous pardonnez à Charlotte ; puis, selon vos premières intentions, vous les mariez tous deux. Et moi je m'en trouverai si heureuse que je suis certaine de me mieux porter et de danser à leur noce.

—Quel enfantillage !

—Mais non, c'est bien sérieux ! ajouta Jenny avec un soupir et d'un accent qui firent frissonner maître Courtois.

—Voyons : ne pourrais-tu pas me demander autre chose ?

—Non, petit père, il y a que cela qui puisse me faire quelque bien. M. Courtois demeura un moment pensif, irrésolu : un tel homme ne se faisait pas facilement violence. Cependant la pitié l'emporta ; car la nature a des ressources infinies pour faire triompher ses droits. M. Courtois sentit en ce moment qu'il était père. Il se leva silencieusement, prit son chapeau et sortit. Il se dirigea résolument vers son ancienne maison, où demeurait encore Kerlaou.

—Tu ne m'attendais pas, mon brave, lui dit maître Courtois ?